

Michel Frapech

Le
Montage magique

Roman

Téléchargement du livre : www.e-presse.fr

A mon amour éternel,
sans qui ce roman ne
serait pas ce qu'il est.
Rendez-vous en 2 453
pour le cinq centième
anniversaire de notre
mariage

Chapitre 1 Le complot

Le roman n'examine pas la réalité mais l'existence. Et l'existence, n'est pas ce qui s'est passé, l'existence est le champ des possibilités humaines, tout ce que l'homme peut devenir, tout ce dont il est capable.

Milan KUNDERA.

Connaissez-vous Hong Kong, cette ville étrange ?

Ce n'est pas la plus belle, ni la plus sale, ni la plus grande, ni la plus peuplée, ni la plus vulgaire des capitales d'Asie. Mais c'est la plus féroce, la plus cruelle, la plus vénale, la plus efficace, la plus corrompue, la plus dangereuse des métropoles d'affaires. Ce n'est certes pas la cité touristique la moins excitante, la moins intrigante, la moins envoûtante, la moins accueillante, la moins séduisante, la moins aguichante, la moins extravagante. Mais c'est surtout la plus extrême, la plus raffinée, la plus passionnée, la plus enjôleuse, la plus sensuelle, la plus paradoxale, la plus stupéfiante et, en un mot, la plus mystérieuse de toutes les villes du monde.

Lentement, inexorablement, l'obscurité prenait possession de ce lieu, patrie privilégiée de toutes les corruptions, de toutes les richesses et de toutes les misères. La rumeur sourde qui montait des bas quartiers s'atténuait au fur et à mesure que le funiculaire menant au sommet du Pic Victoria s'élevait en grinçant. Lorsque avec un dernier soubresaut inquiétant, il s'immobilisa dans la gare supérieure, Leroux descendit rapidement pour rejoindre les individus qu'il était venu rencontrer ce soir-là.

« Le nom de Jean Leroux, jeune journaliste plein d'avenir, commence à poindre au firmament de la presse française. » Il s'était bien répété cent fois cette phrase, creuse et prétentieuse,

depuis son départ de Paris, mais il n'était pas vraiment dupe. Cette sorte d'incantation ne parvenait pas à lui masquer la précarité de son existence médiocre et laborieuse qui ne correspondait en rien à ses désirs démesurés.

Arrivé le jour même, son organisme empoisonné par le décalage horaire, il tenta de faire le point : « Hong Kong, sept heures du soir, donc il est... » Il s'embrouilla dans le calcul et renonçant à savoir si le soleil commençait sa course sur Bercy et la Grande bibliothèque qui dormait, vide et inutile au bord de la Seine ou s'il allait bientôt plonger derrière la Grande Arche, en train de se fissurer lentement, il pénétra dans le restaurant de Peak Tower.

Cet établissement couronnait orgueilleusement le pic et offrait, par temps clair, une vue de trois cent soixante degrés sur la colonie britannique qui attendait, dans la fièvre et l'inquiétude, l'heure de basculer dans le communisme.

A l'intérieur, dans cette atmosphère moite, humide et chaude, il reçut comme un coup de poing au creux de l'estomac : La buée et la poussière qui recouvraient les larges baies vitrées occultaient complètement la vue de rêve qu'il escomptait. L'espoir tournait au cauchemar glauque, il y vit comme une prémonition, comme un signe annonciateur, comme un message furtif de son ange gardien qui devait s'émouvoir de le voir s'égarer dans un pareil endroit.

La salle, presque déserte encore, s'assombrissait lentement. Les hordes de touristes, qui envahiraient les lieux pour festoyer une partie de la nuit, oublier leurs angoisses et la banalité de leur vie quotidienne en chantant les chansons de leur folklore, se reposaient encore dans leurs hôtels. Avisant un petit groupe, assemblé à l'écart autour d'une table ronde, il le rejoignit rapidement. Peter Lecor, son correspondant, s'était levé pour l'accueillir et lui présenter ses hôtes : Yakamoto, un Japonais d'une soixantaine d'années, effacé, discret, aux paroles mesurées, qui s'exprimait dans un anglais laborieux et Rick Dawson.

C'était Peter qui l'avait convié de façon pressante à ce rendez-vous, sous le prétexte, un peu flou, un peu inconsistant à la réflexion, d'un reportage. Il avait rapidement sympathisé, naguère, avec ce garçon athlétique, rencontré dans un congrès juridique sur les sociétés offshore, organisé aux Bahamas par un grand cabinet juridique international. De mère Philippine et de père Américain, Peter était doué d'une culture encyclopédique et, par suite de circonstances mystérieuses sur lesquelles il ne s'étendait jamais, assumait les fonctions de conseiller

diplomatique au Luxembourg de l'Etat de B. un de ces micro-états de la lointaine Malaisie que les occidentaux ont bien du mal à localiser sur une mappemonde.

Il l'avait appelé à Paris pour lui proposer ce job inespéré : Tous frais payés et une pige de cent mille francs pour effectuer une enquête. Qu'il vienne à Hong Kong dans une semaine, on lui fournirait toutes les explications. En cas d'accord, il recevrait, dès le lendemain, les billets d'avion et les fonds seraient virés discrètement sur le compte à numéro, ouvert grâce aux relations de Peter. Ce dernier qui bénéficiait d'un passeport diplomatique, possédait, apparemment, d'excellents amis chez les banquiers européens.

C'était une tentation trop forte pour que Leroux résiste bien longtemps. Maintenant, il se trouvait là, éprouvant comme une légère nausée, dans cette atmosphère d'étuve, en face de ces inconnus dont il avait du mal à déchiffrer les intentions.

Des explications de Lecor, Jean comprit que le troisième larron, Rick Dawson, était un jeune et brillant trader américain, un golden-boy. Ces techniciens qui opèrent sur les Bourses internationales, peuvent, en quelques heures, faire et défaire des fortunes colossales. L'un d'eux, qui avait défrayé la chronique, purgeait à l'heure actuelle, en récompense de ses diligences, une peine de six ans dans une prison de Singapour. Il avait réussi, en quelques semaines, à vider complètement de sa substance la Barings, une vénérable institution bancaire dans laquelle Sa Majesté la Reine d'Angleterre détenait des intérêts considérables. A la suite d'une perte de huit cent soixante millions de livres sterling, il avait fallu vendre aux enchères publiques, comme les meubles d'un failli ou comme une vulgaire automobile d'occasion dont le propriétaire n'a pas été en mesure de payer les traites, cet établissement centenaire, déclenchant ainsi l'un des plus beaux scandales de l'après-guerre.

Pendant qu'il commandait du thé, il eut, sans bien comprendre pourquoi, une sorte de flash intempestif, un peu désagréable. Il revit avec une netteté troublante la silhouette d'un personnage qu'il avait rencontré plusieurs fois à Paris, au Dojo de la rue de Rennes dans lequel il pratiquait assidûment le karaté avec son amie Joëlle. Il avait souvent du mal à retrouver les noms propres, mais cette fois, l'identité s'imposa immédiatement : André Glacier. Ce bellâtre proclamait à qui voulait l'entendre que ses copains de l'Ecole des Mines l'avaient baptisé « gueule d'ange ». On ne risquait pas de l'oublier qu'il sortait des Mines.

Ce devait être la profession de Rick qui avait provoqué ce rapprochement. Cet André prétendait qu'il connaissait le trading. Il aimait fanfaronner, raconter ses exploits, étaler ses connaissances. Pourtant il avait l'air plutôt fauché qu'autre chose ; curieux pour un soi-disant initié aux arcanes de la finance créative. Sans trop savoir pourquoi, Leroux n'aimait pas beaucoup ce type. Tout de suite, il avait ressenti envers lui une certaine animosité qu'il ne parvenait pas à expliquer.

Ces pensées qui s'étaient déroulées de façon fulgurante n'empêchèrent nullement Leroux d'écouter son hôte qui, sans préambule, était entré dans le vif de son sujet, s'exprimant lentement, péniblement, martelant ses mots dans un anglais rudimentaire :

-- Monsieur Leroux, je tiens à vous remercier d'avoir répondu à notre invitation et d'avoir effectué ce long voyage. J'espère que vous ne le regretterez pas.

Jean sourit poliment, légèrement mal à l'aise. Le Japonais passa alors la parole à Peter qui abattit rapidement les cartes.

-- Vous connaissez la Ratelca ! Ce n'était pas une question. Tout le monde connaît la Ratelca.

Leroux éprouva subitement une intense émotion. Son sang se glaça dans ses veines et il pâlit. Quelques secondes plus tard, il ressemblait à une écrevisse. Seul parmi ses interlocuteurs, Lecor avait remarqué ces changements violents ainsi que le léger tremblement qui agitait ses mains. Leroux les plongeait sous la table, agrippait ses genoux, s'efforçant de dissimuler son trouble.

Il donnait régulièrement des papiers à différents journaux spécialisés et connaissait bien entendu parfaitement cette entreprise. Avec une valeur de capitalisation représentant près de 5 % du CAC-40, elle tenait la vedette de la cote à la Bourse de Paris et affichait une santé insolente. Le cours de son action grimpait lentement, mais de façon irrésistible, dans toutes les places européennes. Des bruits couraient en coulisse. Ses laboratoires de recherche, auxquels elle consacrait des milliards de francs chaque année, préparaient une annonce majeure : la commercialisation prochaine de procédés susceptibles de révolutionner les marchés de l'Internet.

Mais, c'était surtout Suzanne Tarzu, sa présidente qui la dirigeait avec maestria, qui intéressait Leroux. Il lui vouait, en secret, une passion dévorante que personne n'avait percée à jour, qui troublait son sommeil, perturbait ses rêves, ruinait sa vie et dont l'intéressée ignorait tout.

Incapable de proférer un mot, il acquiesça d'un signe de tête.

-- Le groupe de notre ami, Lecor désigna du menton leur hôte taciturne dont le sourire figé comme celui d'un masque du Musée Grévin pouvait passer pour un encouragement, souhaite racheter la majorité de la Ratelca. Il en pense beaucoup de bien et espère qu'elle connaîtra un développement spectaculaire. Il considère, cependant, que les cours boursiers actuels sont beaucoup trop élevés et voudrait que NOUS fassions quelques petites choses à ce sujet.

Ce « NOUS » concernait à l'évidence les trois interlocuteurs de Yakamoto : Lecor, Rick et Leroux lui-même.

Leroux sursauta. Que pouvait-il bien avoir à faire dans une telle aventure ? Il était certain que personne ne pouvait connaître son secret qu'il n'avait jamais confié. Il ne pouvait s'agir que d'une coïncidence, mais y a-t-il vraiment des coïncidences ?

-- Ce sont les activités de communication qui vous attirent ? bredouilla-t-il d'une voix blanche qui pouvait être mise sur le compte de la fatigue du voyage.

-- Entre autres, ainsi que les différents secteurs de l'électronique et de l'Internet, répondit Lecor en échangeant avec Yakamoto un sourire complice, marqué d'une certaine ironie qui n'échappa pas à Leroux.

Il se tut, attendant la suite avec une extrême attention.

-- Monsieur Yakamoto, continua Peter, a mené une analyse très perspicace des différentes nations européennes dans lesquelles la Ratelca a des implantations. Il pense que la France se prête particulièrement bien à ses plans.

-- Dans votre pays, confirma le personnage dont Leroux venait, il y a peu, de remarquer la main droite à laquelle manquait une phalange, les scandales judiciaires sont fréquents. Les juges sont presque aussi puissants qu'en Italie. Il existe, par ailleurs chez vous des traditions bien ancrées et l'on n'a jamais vu un magistrat mis en cause pour des agissements ayant causé un préjudice à une personne privée. Ils bénéficient d'une impunité de fait. Le seul recours des particuliers qui s'estiment lésés est d'intenter un procès à l'Etat. C'est, vous le savez, une route longue et pavée de bien des désillusions.

Leroux, égaré sur cette planète étrangère, choqué, comme envoûté, ne comprenait toujours pas où ses interlocuteurs voulaient en venir.

La lumière commença à filtrer lorsque Peter enchaîna :

-- J'ai précisé qu'en votre qualité de chroniqueur judiciaire, vous entreteniez d'excellentes relations avec plusieurs juges d'instruction, ainsi d'ailleurs qu'avec leurs greffiers, ou leurs greffières, ajouta-t-il avec un sourire qui se voulait complice. Nous avons pensé, et il se déchargeait ainsi partiellement de ce fardeau encombrant pour en partager le poids avec son énigmatique sponsor, nous avons pensé que vous pourriez nous aider à nouer des contacts utiles. Il ne s'agit que de cela et de rien d'autre.

La manœuvre devenait claire et Leroux eut un léger mouvement de recul qui n'échappa pas à l'œil de serpent du Japonais.

Celui-ci jugea le moment venu de préciser son offre.

-- Nous voulons déstabiliser l'entreprise et, pour cela, susciter quelques menus soucis à Madame Tarzu. Si vous aidez notre ami Peter à entrer en relation avec certain magistrat dont nous vous fournirons l'identité, nous sommes disposés à virer, où vous voudrez, la somme de deux cent cinquante mille dollars et à tout oublier ensuite. Nous n'attendons pas de réponse immédiate, Peter est à votre disposition pour répondre à toutes les questions que vous souhaiteriez lui poser. Vous n'aurez pas d'autre rôle à jouer. Nous ne voulons en aucune manière vous compromettre.

Aussi pâle que le suaire de Turin, Leroux avait accusé le coup. Yakamoto, en conséquence, souhaita mettre fin rapidement à l'entrevue qu'il craignait de voir dégénérer. Il se leva et lui tendit une main parcheminée qui portait la trace de tatouages noirs. Peter qui s'était levé également promit de l'appeler à son hôtel, dans la soirée.

A sa sortie du restaurant, dans le crépuscule, Jean qui n'avait même pas eu le temps de boire son thé était dans un état second, voyant à peine le paysage fabuleux, le tapis de lumière qui se déroulait à ses pieds. D'où il se trouvait, il aurait pourtant pu découvrir l'île tout entière, le port, Kowloon, la frontière chinoise où les gardes armés veillent sans relâche. Dans le lointain, se profilait Macao que des hydroglisseurs ultramodernes visitaient chaque jour, transportant un flot toujours croissant de passagers.

Légerement groggy, regagnant, à pas mécaniques, la gare du funiculaire, insensible à ce spectacle grandiose, Jean méditait sur l'ironie du sort. Il allait gagner, en une semaine, l'équivalent de dix ans de ses maigres revenus de journaliste. Car il savait, d'ores et déjà, que malgré le malaise, malgré l'angoisse qui lui serrait la gorge et malgré les interrogations en suspens, il allait accepter cette proposition. Il lui avait fallu venir si loin pour se voir offrir

tant d'argent pour compromettre, salir, peut-être, la seule femme qui importait vraiment pour lui. L'Orient tenait ses promesses, l'aventure venait d'entrer, en fanfare, dans sa vie monotone.

Lorsque Jean fut sorti, son commanditaire interrogea du regard Peter Lecor pour avoir son avis.

-- Je suis persuadé qu'il n'y aura pas de problèmes, se borna à déclarer ce dernier, votre discours ne l'a manifestement pas laissé indifférent.

Le Japonais eut un sourire de satisfaction qui illumina de façon inquiétante sa maigre figure.

-- A nous deux ! dit-il en se tournant vers Rick.

Le troisième convive, un gros garçon blond d'une trentaine d'année aux yeux bleus pétillant d'intelligence était resté muet, sans perdre, pour autant, un mot de la conversation. Son intérêt augmenta encore. Il pressentait qu'il allait recevoir une mission longue et profitable. Une de ces tâches qui lui convenaient si bien et dans lesquelles il pourrait déployer toute la duplicité de son esprit fertile.

De sa voix monotone, économisant ses mots, l'honorable Yakamoto donna ses instructions qui, venant directement de lui, prenaient une importance considérable :

-- La Ratelca, avec une action cotant aujourd'hui autour de neuf cent quatre-vingts francs à Paris, représente une valeur boursière supérieure à cent quarante milliards de francs. Le simple énoncé de ces chiffres impressionnants situait l'importance de l'enjeu.

-- Nous voulons nous l'approprier et nous avons, pour cela, d'excellentes raisons que Peter vous expliquera si vous le souhaitez. Toutefois, il n'est pas question pour nous de le faire à ce prix.

Rick avala sa salive. Il venait d'entrevoir quel serait son rôle.

-- Nous souhaitons que cette cotation descende, temporairement bien sûr, au-dessous des 50 milliards de francs. Alors, nous prendrons le contrôle, nous ferons remonter les cours et nous aurons, entre les mains, un merveilleux outil de travail pour aborder le siècle à venir.

Il s'arrêta pour mesurer l'impact de son discours. L'étonnement qu'il lut sur le visage de Rick dut le satisfaire, car il continua :

-- Vous ne serez pas le seul à intervenir et nous avons d'autres atouts pour arriver à nos fins.

Il se tourna vers Peter qui éprouva un léger picotement le long de sa colonne vertébrale, mais acquiesça poliment.

-- Vous devrez opérer sur toutes les places boursières pour déstabiliser l'action ; nous agirons de concert : Nous créerons des rumeurs défavorables, nous ferons flotter un parfum de scandale, ce sera le travail de Peter, et vous en profiterez pour déclencher des vagues de ventes à découvert. Nous allons mettre à votre disposition une masse de manœuvre de deux ou trois milliards de dollars pour effectuer ces transactions.

Rick réalisa immédiatement qu'une telle fortune ne serait nullement nécessaire, mais n'en laissa rien paraître.

Il pensa qu'il pourrait même faire gagner de l'argent à ses mandants. En effet s'il vendait à terme et si l'action, sous le choc des mauvaises nouvelles, baissait avant l'échéance, il pourrait encaisser un profit non négligeable lors de la liquidation. Il se garda bien de faire part de ses remarques à son interlocuteur dont il situait mal la compétence financière.

-- Vous bénéficierez de votre salaire habituel auprès de nos amis de New York qui vous emploient, continua celui-ci imperturbable, vous travaillerez à partir de leurs bureaux de Singapour. En supplément, nous vous allouons une prime de résultat d'un pour dix mille sur la baisse des actions.

Sans avoir à utiliser sa calculette, Rick sut que, dans les dix-huit mois à venir, il allait recevoir, en toute légalité, une rémunération comprise entre trois et cinq millions de dollars. Son trust à Cayman le préserverait, en outre, de toute ponction fiscale inconsidérée. Rick qualifiait d'irresponsable toute imposition supérieure à 3 %.

Satisfait de son discours, le yakuza ne prit pas la peine de lui demander s'il pensait pouvoir atteindre cet objectif ambitieux. Pour lui, la maîtrise des techniques de spéculation faisait partie de sa culture. Ses amis savaient, depuis longtemps, que ces méthodes leur confèreraient plus sûrement le pouvoir et la richesse que toutes les actions d'une violence rudimentaire, unique spécialité de leurs ancêtres, unique moyen dédié à la conquête de leur suprématie. Ils faisaient montre, évidemment, d'une conception assez personnelle de l'éthique, mais avaient parfaitement perçu les changements profonds qui avaient affecté, en moins de deux siècles, la société dans laquelle ils entendaient évoluer comme des requins dans un aquarium. L'indifférence relative de l'opinion et surtout le manque d'information du public sur ces sujets, pourtant essentiels à la compréhension de la vie moderne, leur facilitaient d'ailleurs infiniment la tâche.

En l'occurrence, entre gens de métier, les choses allaient de soi.

-- Autre chose, Monsieur ?

-- Oui, mais nous en reparlerons plus tard. Je voudrais que vous organisiez pour nous une opération permanente de transfert fiscal comme celle perpétrée par les gens de la BCCI.

Rick sursauta. Il connaissait bien cette banque, inventée de toutes pièces par un aventurier pakistanais pour le compte de cheikhs arabes. Elle avait construit, avec l'aide de Sadam Hussein, de Manuel Noriega et de quelques autres vautours de même acabit, un réseau s'étendant sur une bonne partie de la planète. Son rôle était de ponctionner les économies des ressortissants du tiers-monde. Impunément active dans soixante-treize nations, elle avait contrôlé trente milliards de dollars de dépôts, et même au-delà, jusqu'au 5 juillet 1991. A cette date, la Banque d'Angleterre, enfin soupçonneuse, avait décidé de la fermer sans délai. Trop tard. Les experts-comptables de Touche Ross, chargés de la liquidation de cet empire avaient mis à jour, suite à la déconfiture de la firme, un trou supérieur à deux milliards de dollars. Ils avaient également découvert des pratiques systématiques permettant de siphonner les actifs de l'entreprise au profit de ses dirigeants. Rick en connaissait bien le mécanisme pour l'avoir démonté patiemment, en spécialiste chevronné. A sa connaissance, personne n'avait eu, depuis, le front de recommencer.

Cette fois Rick, qui fréquentait pourtant de notoires bandits de la finance, des prédateurs sans scrupules, des "tycoons" au cœur de pierre eut un sourire admiratif. Voilà qui lui convenait au-delà de toute espérance.

-- N'ajoutez rien, Monsieur Yakamoto, vous pouvez compter sur moi. Il vous suffira de m'indiquer l'identité des gagnants et celle des perdants et le reste marchera à merveille. J'ai bien assimilé, croyez-moi, la méthode permettant de gagner à coup sûr.

L'individu au visage jaune, sillonné de rides profondes, resta impassible, mais il pensa que ses amis s'étaient montrés perspicaces en lui recommandant le jeune Rick. Il faudrait simplement veiller à le maintenir dans le droit chemin. Monsieur Yakamoto et ses complices affichaient des idées très originales en cette matière.

Lecor fut saisi par une sensation d'angoisse qu'il connaissait bien. Il était soudain devenu jaloux à s'en rendre malade. Il avait écouté Rick et sa belle assurance l'avait bouleversé : « J'ai bien assimilé la méthode permettant de gagner à coup sûr. » Cette phrase dansait dans sa tête et il se jura qu'il aurait le fin mot de

l'histoire, lui qui n'avait pour le moment pas la moindre idée de la manière dont Rick pouvait s'y prendre. Il contempla Rick d'un air songeur et se promit d'obtenir coûte que coûte des explications sur sa méthode et cela, dans les moindres détails.

Yakamoto, inconscient de la tempête qu'il avait déclenchée, fit comprendre à ses interlocuteurs qu'il souhaitait rester seul et les deux hommes quittèrent le restaurant à quelques minutes d'intervalle, soucieux de ne pas être aperçus ensemble.

Lorsque Leroux rentra dans sa chambre, au vingt-cinquième étage du Hyatt, il fut littéralement happé, ébloui, charmé, envoûté par la vue. Hong Kong, la fabuleuse, le port aux mille parfums s'offrait à son admiration. Des jonques bondées de touristes parcouraient l'immense bassin devant lui. Ces visiteurs arrivaient de partout, par le nouvel aéroport construit pour recevoir leur flot croissant. Ils envahissaient les hôtels de l'île et allaient bientôt se répandre en Chine continentale. Des croisières en autocar, déjà organisées régulièrement, permettaient de pénétrer l'intimité de ces terres vierges et de faire découvrir la Grande Muraille.

Le luxe raffiné de ce palace quatre étoiles qui joignait aux standards internationaux le raffinement de l'hospitalité asiatique, tranchait avec ses habitudes et jamais il ne se serait risqué à descendre dans un établissement de cette catégorie si Lecor ne lui avait réservé sa suite et s'il ne l'avait pas payée. Alors, il profitait de l'aubaine, mais avec comme une petite angoisse au creux de l'estomac, comme un soupçon de sentiment de culpabilité, comme l'impression de ne pas être tout à fait à sa place.

Il se demanda même un moment s'il ne prenait pas un certain plaisir à ce sentiment un peu trouble, à ce décalage subtil entre ce qu'il était et le cadre dans lequel il vivait puis son attention fut captée par la reproduction d'un tableau de Van Gogh, face à son lit. Un champ de blé, jaune d'or, labouré par le mistral sous un ciel tourmenté dont les nuages roulaient comme des vagues. Le grand if noir, pathétique, dressé vers un ciel lourd de fin du monde, lui renvoyait son image familière. Il affectionnait cette toile comme on aime une partie de soi-même et elle lui apportait toujours une certaine paix qui devait provenir sans doute des sentiments qu'avait dû éprouver le peintre après avoir achevé son œuvre. La radio diffusait un concert à Carnegie Hall et il reconnut le troisième mouvement du *Quatuor à cordes* de Debussy, une de ses œuvres préférées. Il y vit un signe favorable dans cet univers hostile en terre étrangère. Il poussa un fauteuil

profond contre la baie vitrée et tout en suivant le jeu subtil des instruments à corde, il revit se dérouler les événements de cette fin de journée si étrange, si cruciale, si déterminante pour son avenir.

Un de ses flirts, une jeune Coréenne, qui suivait des cours à la Sorbonne et fréquentait, comme lui, le dojo de la rue de Rennes, lui avait parlé des yakuzas entre deux séances d'exercices bien peu académiques. Mais jamais, jusqu'ici, il n'avait pensé avoir de relations directes avec l'un de ces personnages énigmatiques.

Il se souviendrait longtemps de son cours magistral. En tenue légère dans son appartement miniature, elle lui avait raconté comment ces gangsters avaient été intimement mêlés à l'histoire du Japon pour constituer, aujourd'hui, une organisation aussi puissante que la mafia, sinon plus.

Leur origine remonte à 1612 quand des excentriques commencèrent à attirer l'attention par leur manière de s'habiller. Les kabuki-mono, les cinglés, se mirent à terroriser leur entourage.

D'une voix taquine qui sonnait encore à ses oreilles, elle lui avait demandé s'il connaissait l'origine de leur nom ?

Lui, le spécialiste, resté sec, s'était attiré les moqueries.

-- Ce nom vient d'un jeu de cartes comparable au Black Jack : le hanafuda. Connais-tu le Black Jack ?

Dans la lumière dorée qui filtrait à travers les arbres de la villa, son corps brillait dans sa splendeur ambrée.

-- Oui, je crois, chacun des joueurs reçoit trois cartes, avait-il répondu sans conviction.

-- Bravo petit joueur ! Dans le hanafuda, la valeur de la main est donnée par le dernier chiffre du total. Une main de vingt points, la pire des donnes, correspond au score zéro.

-- Et alors ?

Elle abusait carrément et se moquait de lui.

Il avait essayé en vain de troubler sa concentration en lui caressant lentement le dos avec ses ongles. Insensible à ces tentatives, elle lui avait finalement expliqué qu'une des combinaisons perdantes était huit, neuf, trois dont la somme est bien égale à vingt et qu'à Tokyo, huit, neuf, trois, se disait ya-ku-za. C'était la raison pour laquelle ce terme avait été utilisé, à cette époque, pour désigner ces bandits inutiles et sans valeur, ces rebuts de la société.

Ils avaient repris leurs ébats et c'est ensuite seulement que s'était complétée son éducation.

La pratique de la section de la dernière phalange de l'auriculaire fut introduite en tant que marque de respect et d'allégeance envers le chef. L'usage des tatouages vient de l'origine criminelle des yakuzas. Les condamnés recevaient un tatouage noir circulaire sur le bras pour chaque crime ou délit. Il est devenu un signe de force, ainsi que l'expression d'une volonté d'afficher une inadaptation au milieu.

Pour le reste, il avait approfondi ses informations par ses propres moyens.

Depuis la guerre, le nombre des yakuzas avait tellement augmenté qu'il dépassait maintenant celui des militaires de l'armée nipponne. Au cours des dernières années, les autorités du pays du Soleil Levant ont pris des mesures énergiques pour chasser cette clique du Japon, avec l'assentiment de la population qui supportait très difficilement leurs exactions. Leur avenir réside désormais dans l'action internationale et, notamment, dans une collaboration avec les triades du Sud-Est asiatique, ce qui expliquait la présence de Yakamoto à Hong Kong.

Ses collègues du journal lui avaient remis des documents relatifs à plusieurs affaires qui avaient affleuré, telle la partie émergée d'un iceberg, et qui montraient les signes d'une activité souterraine intense. Dans le Times du 24 juin 1991, il avait trouvé la trace des mésaventures d'un industriel, proche parent d'un ancien président des Etats-Unis, qui avait servi d'intermédiaire pour l'achat, par un groupe asiatique, spécialisé dans l'immobilier, de deux entreprises américaines : un concepteur de logiciels et un conseil en gestion de patrimoines. Ayant finalement perçu un million de dollars de commissions et d'honoraires pour avoir facilité cette transaction, il avait découvert, après coup, qu'il avait permis à des yakuzas de prendre pied dans deux firmes de son pays.

Leroux avait eu, par son amie coréenne, tous les noms et toutes les coordonnées de ces opérations, oubliées depuis. Il venait d'avoir, aujourd'hui, la preuve d'une menace bien réelle, du fait que la bête aux aguets bénéficiait de l'indifférence générale des honnêtes gens et surtout de leur ignorance.

Elle était tapie là, invisible et présente, dans l'ombre qui avait pris possession de la ville. Jean éprouva un frisson trouble. Il sut, dès ce moment, sans ambiguïté, qu'il avait choisi son camp. Il ne voulait plus de la médiocrité qui l'accablait depuis sa jeunesse, il voulait l'argent, il voulait le luxe, il voulait la puissance, il voulait également cette femelle qui hantait ses pensées jusqu'à

l'empêcher de vivre. Et pour obtenir cela, il était prêt à tout. Une petite lueur s'alluma dans son cerveau en ébullition, qui disait « Attention, danger », il choisit délibérément de l'ignorer. Il était résolu à signer le pacte de Faust pour arriver à ses fins. Il était persuadé que parmi ses collègues, ses compagnons de route, beaucoup étaient prêts à ce choix mais que jamais ils n'auraient la possibilité de le faire. Le destin qui avait placé Lecor sur son chemin et l'avait mis en présence de Yakamoto lui donnait cette chance. Il était décidé à la saisir. Quelles qu'en soient les conséquences !

L'évocation de ses souvenirs fut interrompue par le téléphone de la chambre. Peter voulait le féliciter de l'excellente impression produite, disait-il, sur l'éminent Yakamoto. Peter poussa l'élégance jusqu'à ne pas faire allusion à la réponse qu'il attendait, considérant sûrement que la cause était entendue et ne méritait pas d'autre plaidoirie. Il s'enquit de ses projets et lui souhaita bon séjour à Palo Alto où Leroux devait se rendre, dès le lendemain, pour assister au congrès mondial sur la nanotechnologie. Ils convinrent de s'appeler à Paris, dans quelques jours, comme s'il s'agissait d'une simple partie de squash et non pas de mettre en jeu le destin de nombreux innocents.

Quand il eut raccroché, Leroux jeta un coup d'œil rapide au Wall Street journal, acheté dans le hall de l'hôtel. En cinquième page s'étalait l'annonce du congrès :

**Conférence Foresight sur la nanotechnologie moléculaire
Palo Alto Californie, Hôtel Hyatt**

La conférence se tiendra les 4 et 5 novembre. Suivait la liste des sponsors parmi lesquels Apple Computers, ainsi qu'un nombre impressionnant d'intervenants de toutes origines.

Maintenant qu'il avait franchi le Rubicon, qu'il avait décidé, sans bien encore en mesurer les conséquences de se joindre à la pègre internationale et de tourner ainsi le dos à son passé, il décida de sortir pour échapper à ses idées noires et d'aller trôler dans Hong Kong, cette grande séductrice qui l'invitait dans sa nuit pleine de tentations.

Il lui fallait mettre de l'ordre dans ses idées, récupérer du choc subi. Enervé, il n'avait pas d'autre objectif avoué que gastronomique, il voulait déguster de la peau de canard, suivant les recommandations de son amie coréenne. Pourtant, la nuit fut inoubliable. Dans l'obscurité voluptueuse et chaude, il poursuivit

sans trêve, l'ombre de Suzanne qu'il projetait sur toutes les formes féminines entrevues dans les ruelles, sous les porches, dans tous les recoins perdus de cet univers ambigu. Plusieurs fois, il eut aussi l'impression fugitive et désagréable, d'apercevoir la silhouette de cet André qui avait fait irruption dans son esprit pendant sa réunion avec Yakamoto. Un personnage fantomatique qui lui ressemblait, souvent aperçu, se dérobant toujours, semblait le pourchasser. Cheveux bruns, yeux noirs, peau basanée, cette fossette au bout du menton qui l'agaçait prodigieusement, un perpétuel sourire ironique sur ses lèvres épaisses, sensuelles, qui lui donnait toujours l'air de se moquer, un regard qui semblait vous percer à jour, pénétrer vos petites médiocrités secrètes. Il détestait cet individu, pour ce qu'il était, aussi pour être venu interférer avec l'image de Suzanne, de sa Suzanne.

* *
*